

Notes de lecture 13, Roger de Damas

(par Diégo Mané © 2006)

“Mémoires du Comte Roger de Damas”

(Tomes I et II, lus en 2006)

Joseph-Élisabeth-Roger de DAMAS est né à Paris le 4 septembre 1765. Il est Sous-Lieutenant à la suite du Régiment du Roi-Infanterie, 1777. Enseigne, 1778. Capitaine, 1784. Malgré son absence, nommé Major en Second, 1788, et Colonel le 31 décembre 1789. Passé au service de la Russie en 1787, il reçoit en 1788 la Croix de Saint-Georges de 4e classe et une épée d'or, cadeau de l'impératrice, en récompense de ses services au cours de la défaite des Turcs sur le Liman d'**Otchakow**, puis la Croix de Saint-Georges de 3e classe en 1791 par suite de son assaut victorieux de la ville et fort d'**Ismaïl**, où il sera blessé.



Roger de Damas, en Colonel russe à 22 ans

De 1792 à 1806 il fait “sans interruption, avec l’armée des princes, celle de Condé et toutes les différentes armées de l’Europe sans exception, dans les grades supérieurs, autant de campagnes qu’il y a eu d’années de guerre”. Précisons tout de même que, sous la forme d’ “Aide-de-Camp volontaire itinérant”, il assista directement le Duc de Brunswick et Clerfayt à **Valmy**, et le Feld-Maréchal de Saxe-Coburg à **Wattignies** et **Fleurus**, pratiqua le Duc d’York comme il avait pratiqué Souvarov, accumulant une expérience, peut-être unique, sur les différentes armées opposées à la France, et leurs chefs les plus prestigieux.

Il commanda avec distinction la fameuse “Légion de Damas” durant la campagne de 1796, où il sera blessé deux fois, se signalant notamment à **Biberach** à la tête de ses hussards. Passé au service de Naples, il est nommé Maréchal de Camp en 1798, Lieutenant-Général en 1799, Inspecteur Général en 1804, et enfin Commandant-en-Chef de l’armée en 1805. Il était Grand-Croix de l’ordre royal de Saint-Ferdinand et du Mérite. S’exile à Wien en 1806.

Rentré en France en 1814, il est nommé Gouverneur de l'Alsace, la Lorraine et des Trois Évêchés dès Avril, puis Lieutenant-Général en Août, et Gouverneur à Lyon de la 19e Division Militaire en Novembre. Suit Louis XVIII à Gand en 1815. Commissaire extraordinaire aux armées autrichiennes. Grand-Croix de Saint-Louis. Mort à Cirey le 3 septembre 1823. Fut également fait Chevalier de la Légion d'Honneur par le roi. "Aussi automatique que mérité" !

Pour la période napolitaine, celle qui nous intéresse plus particulièrement ici, il convient de préciser que le choix du Comte de Damas par les monarques n'était pas bien accueilli par tous, et notamment par leur ministre, le général anglais Acton, qui travaillait en sous-main pour Albion... dont les intérêts n'étaient pas vraiment les mêmes que ceux du royaume.

Ajoutons l'état catastrophique du pays par suite, entre autres et seulement entre autres, des guerres précédentes, puis de l'occupation permanente par des troupes étrangères, dont les plus coûteuses à tout points de vue furent encore celles des "alliés"*, qui se rembarquèrent piteusement en abandonnant sans défense les pauvres napolitains aux foudres impériales.

* Parlant des "Alliés" de 1806 : *"Le général anglais (Craig) était infiniment plus modéré (que les Russes Lascy et Opperman), affectait de payer tout ce qu'on livrait à ses troupes, pour dénigrer l'avidité sordide du général russe, et un jour, à dîner...il dit à haute voix que "s'il avait su, il ne se serait pas laissé allier à des marchands d'hommes qui, payés par son gouvernement, se faisaient encore payer par celui de Naples."*

De Damas avait tout enduré en échange de l'assurance de Lascy de ne pas abandonner Naples, et ce dernier lui avait dit : *"S'il marchait jamais contre nous quatre-vingt mille hommes, nous succomberions ensemble, mais que, s'il n'avait affaire qu'à quarante mille hommes, il acceptait le cartel en confiance"*. Là-dessus, à la première annonce de l'approche de 35.000 Français, les Anglo-Alliés décident de partir sans même en avoir avisé le Roi et de Damas, qui se trouve donc devoir défendre le royaume avec moins de 12.000 hommes peu aguerris.

Les Anglais ayant décidé l'abandon de la partie continentale du royaume refusent même la participation de leurs navires sur les côtes de Calabre où les Napolitains veulent se maintenir. L'incompétent de Canosa, à qui *"la vivacité de l'attaque fit perdre le peu de tête que le ciel lui avait donné"* se laisse surprendre par Reynier le 6 Mars 1806, et abandonne *"la plus belle position de la nature"*, avant d'en perdre une seconde tout aussi forte.

De Damas accouru concentre tout son monde sur la position préparée de **Campo Temese** (et non Tenese comme s'obstinent à l'écrire tous nos historiens anciens comme modernes), que les Français attaquent le 9 mars par *"une neige épaisse et fondue, un brouillard d'autant plus épais que nous étions au sommet des montagnes, une boue ou l'on enfonçait jusqu'aux genoux,"*... etc... tous problèmes partagés, mais que Reynier sut utiliser à son profit.

"L'ennemi trouva de la résistance partout... mais l'espèce de résistance de troupes nouvelles et fatiguées. Deux bataillons de vieilles troupes soutinrent avec fermeté le choc et perdirent beaucoup, mais, abandonnés des bataillons qui couvraient leur flanc, ils furent tournés et enveloppés, l'un des deux ayant été mené imprudemment par le même de Canosa qui, par prévoyance ou par crapule, s'était enivré et n'avait pas sa tête".

Je passe les détails de la suite qui sont tous du même tonneau. Plusieurs bataillons se perdent dans le brouillard et tombent aux mains des Français. Malgré des ordres circonstanciés les erreurs crasses des subalternes se succèdent, rendant toute résistance impossible, triste répétition des événements de 1815, qui verront Murat se débattre contre le même problème. Ce dernier finira fusillé, comme vous savez. De Damas en sera quitte pour démissionner.

Résister seul à la France relevait de la “mission impossible”. L'échec relatif du Comte Roger de Damas lui a donné une réputation de mauvais chef qu'il convient de tempérer car enfin si un adage dit qu'“il n'y a pas de mauvaises troupes, mais seulement de mauvais généraux”, un autre lui répond en disant que “ce sont les bonnes troupes qui font la réputation des généraux”. Au-delà il y a aussi les circonstances. Ne dirait-on pas, jugeant Napoléon sur la seule bataille de Waterloo, que c'était un très mauvais général ?

Je relève dans le n° 25 de la “Revue Napoléon” (matin quelle revue) plusieurs passages qui donnent des talents du général une opinion bien négative. En voici un particulièrement dur :

“Il était aussi question que l'émigré Roger de Damas quitta la scène (1). Malgré son comportement assez peu louable à Sienne (2), sa démission (3) ne l'empêcha pas de bénéficier d'une pension annuelle... La reine Caroline souhaita ajouter à ce pactole bien immérité (4), l'expression de son regret personnel. Ce regret nous devons le croire sincère, bien qu'incompréhensible (5), puisque la reine n'aura de cesse, dans la suite, de demander le retour de Damas à Naples (6). Et tout aussi incompréhensible nous paraît la farouche hostilité avec laquelle Napoléon s'opposa à cette requête (7) vu la capacité de nuisance fort limitée de cet émigré qui, en 1806, confirma son incompétence (8).”



La reine Marie-Caroline de Naples

- 1) Sur la pression de la France.
- 2) Ce que j'ai lu sur la question est encore la même histoire, qui se reproduira, de la petite force de diversion qui, abandonnée par son “allié”, se retrouve seule à un contre trois. Damas semble s'être relativement bien tiré d'une situation difficile, et en sera félicité !
- 3) Toujours sous la pression de la France.
- 4) Pas pour la reine, apparemment, qui récompensait des services et en préparait d'autres.
- 5) Oui, si l'on juge les résultats. Non si l'on juge les efforts sincères.
- 6) Et elle entretiendra, longtemps après la perte de la partie continentale du royaume, une correspondance suivie avec de Damas (jusqu'en 1814). Entretemps, ce n'est plus la pression de la France qui s'opposera au retour du général, mais la certitude d'être entravé en permanence dans ses actions par l'hostilité d'Acton, dictée par les intérêts d'Albion.
- 7) Napoléon n'était pas si mauvais juge. Voilà, après la reine Marie-Caroline, un autre homme d'état (Napoléon disait de la reine que c'était le seul homme d'état de son royaume) de

premier plan qui s'intéresse au Comte de Damas, pour des raisons certes opposées, mais que l'on trouve tout aussi incompréhensibles à prime abord !

8) Croirait-on que Napoléon imposa le retrait de Damas pour son incompetence ? Ce serait croire qu'il poussa à la nomination de Schwarzenberg parce-qu'il le pensait bon général ! Citons le général Mathieu Dumas qui écrira en 1828, relativement aux opérations de 1806 : *"Le général avait bien jugé... Ses dispositions... étaient excellentes. Il ne manqua au général que ce qu'il n'était pas en son pouvoir de créer : de bonnes troupes, des officiers exercés à ce genre de guerre et dignes de sa confiance. Un corps d'armée français n'aurait pas été battu"*.

Pour river ce clou citons l'Empereur lui-même qui, en réponse à une critique formulée à la légère par son frère Joseph lui écrivit le 31 mars 1806 : *"Le général Damas ne pouvait rien faire de passable avec d'aussi mauvaises troupes que des Napolitains."*

Et le même jour : *"Toute cette canaille, Napolitains et Siciliens, sont bien peu de chose... L'armée napolitaine n'est rien, n'a jamais rien été, ne peut devenir une armée que par une suite de soins et de temps."* ... qu'il convenait donc d'empêcher que de Damas lui donne !

Le Comte Roger de Damas a laissé des mémoires intéressants, qui expliquent bien des choses "incompréhensibles" autrement. Je veux en citer quelques unes.

Parlant du ministre Acton : *"Malheureux roi soumis à un tel ministre ! Tout doit lui être attribué ! N'est-il pas la clé de voûte qui croule aujourd'hui sur nous et que j'ai fait tous mes efforts pour étayer ? Je vois depuis plusieurs années le torrent destructeur qui entraîne tout ce qu'on lui oppose et, sans cet homme, j'aurais pu être une digue assez forte pour lui résister longtemps. Je commandais en chef les troupes d'une puissance, secondaire, il est vrai, mais plus riche que la Suède, le Danemark, le Portugal, même que Frédéric II dans ses belles années, et dont la situation géographique est un phénomène de sûreté intérieure et un point important à protéger pour la plupart des puissances de l'Europe. Je dois donc être appuyé de protections relatives, en ayant tous les moyens directs pour sa sûreté, et le royaume succombe faute d'une armée suffisante, de places fortes en état de défense, de vivres, de ressources de toutes espèces. Je ne trouve ni dévouement dans le peuple, ni probité dans les administrations, ni fidélité dans les officiers, ni instruction dans les généraux ; tout s'effile, tout se détruit dès que j'y touche ; toute branche à laquelle je veux m'attacher est pourrie."*

Parlant des Anglais : *"Le caractère politique et militaire des Anglais les met hors de pair, autant que leur caractère particulier et leur situation géographique. L'on peut discuter sur tous les projets, ou plans, ou intérêts de toutes les puissances de l'Europe, hors sur ceux des Anglais ; ou au moins doit-on entièrement varier sur tous les calculs habituels. La conquête de Naples a été dans leurs mains (après Maida) ; elle y est encore ; ils ont dépassé les difficultés qui pouvaient y apporter des entraves et se sont volontairement reportés en deçà, dès qu'ils se sont trouvés au-delà, et ils doivent recueillir de leur inexplicable conduite la réputation qu'ils sont bien dangereux à avoir pour alliés."*

Il n'y a point d'intérêts relatifs qui puissent influencer sur un seul de leurs calculs. Toute leur politique est une règle d'algèbre mercantile, et jusqu'à tel point qu'il n'y a pas un général anglais que l'amour-propre, l'honneur, l'enthousiasme puisse porter au-delà de ses instructions ; ils n'ont pas l'idée d'un produit en numéraire de gloire. Je plaindrai un général français qui serait à leur service..."

Comme il n'y a pas grand chose dans ce raisonnement vieux de deux siècles qui ait pris une ride, c'est l'occasion pour moi de redire qu'étudier l'Histoire est le plus sûr moyen de comprendre le présent et d'envisager l'avenir car elle ne ment jamais et se répète toujours.



Héliog. Filtor

Hou-Nouret & C^{ie} Edt.

Roger de Damas
Lieutenant général français